

Flyboys

Jean Germain

1

Ani ohev otcha achi

« La victoire, à la guerre, ne vient pas du nombre de soldats. »
MACCHABEES I, III-19.

Les invités étaient venus des quatre coins de l'Angleterre, et même des Régions limitrophes. La base aérostatique de Cardington organisait un bal en l'honneur de la fin de la refonte du *Zeppelin*. La matinée commençait à peine que, déjà, les invités affluaient à la base aérostatique de Cardington. Tout le gratin de l'Aérostation était présent, bien sûr, ainsi que de nombreuses personnalités régionales et européennes. Même la presse européenne et étrangère avait fait le déplacement... ce qui n'était pas pour rassurer le commandant Pierre Bogard.

Le Français était grand de taille, avait les cheveux blond vénitien bien coiffés, des yeux bleus. Le regard fixé sur le parc de la base aérostatique de Cardington, où s'affrontaient deux équipes de rugby, il semblait perdu dans d'obscures pensées.

« Pierre, ça va ? »

L'officier supérieur sursauta, tel un enfant pris en flagrant délit de vol de friandises. Ce n'était que son officier en second, le capitaine Robert P. Bailey. Réajustant son blouson de vol, le Britannique

- qui vivait de l'autre côté de la Manche, à Niort - était, vraisemblablement, plus à l'aise que le commandant. Ce dernier

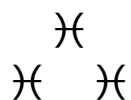
acquiesça d'un signe de la tête.

Visiblement, il n'était pas vraiment disposé à faire un brin de causette. L'officier en second ne s'en offusqua pas. Il fallait laisser du temps au temps, et Bogard recouvrerait bientôt ses marques.

Soudain, les portes de la salle s'entrouvrirent, et le lieutenant Moritz Löwenthal apparut dans l'encadrement. Le commandant ne put s'empêcher d'esquiver un sourire à la vue du navigateur. Ce dernier apportait une incontestable fraîcheur à l'équipage du *Zeppelin*, alliée à un humour procédant de sa nonchalance endémique et naturelle. Une sorte de détachement systématique qui se muait en force, lorsque les situations sérieuses pointaient à l'horizon.

- Ils n'attendent plus vous, annonça-t-il.

Bailey lança un regard provocateur au commandant, qui finit par se décrisper. Celui-ci posa une main sur l'épaule du Britannique et s'engouffra dans le couloir adjacent, suivis de ses deux officiers, prêt à affronter sa plus grande peur.



Le lieutenant détestait le rugby. C'était un fait. Sa préférence portait davantage pour le hockey sur glace. Daniel Vallon avait toujours eu une mauvaise opinion du rugby. Pour lui, c'était un sport pour des « brutes sans cervelles » ! Avec les années, son jugement s'était quelque peu tempéré, mais il campait toujours ostensiblement sur ses positions. Et c'était encore pour cette raison que le Français mitraillait ses compagnons avec son vieux Reflex[®] numérique, plutôt que de disputer une partie avec eux. Ce qui n'avait pas l'air de gêner le lieutenant Dave Hoogesteger,

quarante-deux ans.

Ce natif d'Isigny-sur-Mer, en Normandie, avait l'habitude d'attirer les regards sur lui. Avec son mètre quatre-vingt-cinq et ses épaules de déménageur, il ne passait pas vraiment inaperçu. C'était une montagne par rapport au lieutenant Matei Români, le capitaine de l'équipe adverse. David contre Goliath. Le Néerlandais remit une mèche de ses cheveux blond vénitien et ondulés, qui ne restaient jamais bien coiffés très longtemps, et annonça la combinaison.

« Trente-six, vingt-quatre, trente-six. »

Et il glissa le ballon dans les mains du lieutenant-capitaine Arnold Verni, qui faisait seize centimètres de moins que lui.

Dave Hoogesteger était rentré en métropole, la veille même. Avec femme et enfants. Le lieutenant avait démissionné du programme de recrutement de pilotes à la base aérienne du Lamentin, en Martinique, qu'il avait accepté - non sans hésitations - deux ans plus tôt. Blanche et leurs six enfants l'avaient naturellement suivi, et ce malgré une autre Région, un autre climat...

Et il n'était pas prêt d'oublier sa dernière journée.

La base aérienne du Lamentin avait été construite à l'intérieur de la dépression laissée par un effondrement et se distinguait par un énorme anneau externe et trois gigantesques pylônes d'amarrage. Le centre des opérations, lui, était situé au sommet de l'anneau interne, de taille plus modeste. Ce jour-là, le lieutenant s'était entretenu avec un excellent ami, Arnold Verni, qui lui avait annoncé, en personne, la fin de la refonte du *Zeppelin*. Quel dommage ! Hoogesteger venait à peine de s'habituer à sa nouvelle vie qu'il devrait s'envoler pour Londres.

Il s'apprêtait à répondre au Suisse lorsque se fit entendre un bruit sourd en provenance de l'extérieur. Son bureau, vaste et

clair, donnait sur l'anneau interne et sur deux des trois pylônes d'amarrage. Il se pencha alors et aperçu, à quatorze heures en haut, un chasseur à voilure en flèche inversée, secondée par un plan canard, tandis qu'un autre, à dix heures en haut, lui aussi, le bout de son nez.

Les *Typhoon* représentaient un curieux mélange de tradition et d'innovation qui faisaient la fierté de l'Armée de l'air. Hoogesteger pensait qu'il devait s'agir d'un exercice de routine, mais lorsqu'il vit que les deux appareils approchaient dangereusement du centre des opérations et, qui plus est, suivaient une même trajectoire, il crut que leur dernière heure allait arriver.

Au dernier moment, les chasseurs prirent une trajectoire opposée... sous les acclamations des techniciens. Le sang d'Hoogesteger ne fit qu'un tour, et sa chemise était bonne pour le lave-linge.

- Nom de Dieu ! jura-t-il, en lâchant sa tasse de café.

« *Dave ? Vous êtes toujours là ?* » sortit une voix du Tablet PC d'Hoogesteger.

Le lieutenant répondit par l'affirmative et s'empressa de mettre un terme à la communication, en promettant à Verni qu'il le recontacterait plus tard. Puis, il se dirigea vers les toilettes pour hommes les plus proches.

- Hoogesteger à centre des opérations, dit-il, tout en épongeant sa chemise souillée.

« *Mon lieutenant ?* » répondit une voix féminine sortie de nulle part.

- Envoyez-moi les deux têtes brûlées dans mon bureau. J'aurais deux mots à leur dire.

« *À vos ordres !* »

Les deux têtes brûlées en question n'étaient autre que les

majors Jonnie et Ronnie Hall. Les jumeaux, originaires de Grande-Bretagne, ressemblaient à des anges blonds et aux yeux bleus. Des anges à qui l'on s'apprêtait à couper les ailes... Dave Hoogesteger leur avait passé un sacré savon ! Il ne savait plus quoi faire d'eux.

Le lieutenant avait accepté ce poste à la base aérienne du Lamentin parce qu'il voyait-là l'opportunité d'évoluer. Après avoir travaillé dans l'Aérostation pendant près de vingt et un ans, il s'était dit que faire partie du programme de recrutement des pilotes de l'Armée de l'air pourrait être gratifiant, mais il déchantait très vite. Ses nouvelles responsabilités s'apparentèrent davantage à un travail administratif qu'à un réel changement professionnel. Il n'était pas un bureaucrate ! Sans parler qu'il devait jouer les baby-sitters avec les nouveaux pilotes, aussi chevronnés furent-ils, et plus particulièrement avec les frères Hall.

Il s'apprêtait à donner sa démission, jusqu'à ce qu'Arnold Verni lui annonce la fin de la refonte du *Zeppelin*. C'était trop beau pour être vrai...

« Dave, demanda une voix familière au Néerlandais, à quoi pensez-vous ? »

Hoogesteger revint aussitôt à la réalité et fixa le lieutenant-capitaine Arnold Verni, trente-neuf ans, plutôt petit, et des cheveux brun-roux et ondulés. Des yeux verts qui, parfois, paraissaient marrons avec la lumière. Un brave gars qui ne jurait jamais, jusqu'à son engagement volontaire dans l'Aérostation. Assez doué en mathématiques. Avant de débiter une carrière militaire, il était scientifique de formation.

Arnold Verni n'avait jamais eu de petit ami attiré, avant de s'engager, il y a vingt-deux ans, mais il avait rencontré un garçon, lors de sa première permission à Londres, et celui-ci

l'avait laissé monter chez lui. Plus tard, ils décidèrent de vivre ensemble, mais aucun enfant n'égaya leur couple.

Arnold Verni écrivait à ses parents, chaque semaine. Son père et sa mère lui manquaient toujours autant. Il savait bien qu'il trop vieux pour cela, mais ça ne changeait rien à l'affaire.

Dave Hoogesteger répondit à l'ingénieur en chef par un sourire en coin, qui intrigua le Suisse. Ce dernier haussa les épaules, comme si cela lui importait peu. Ce qui comptait vraiment pour Arnold Verni, c'était de jouer aux côtés de son ami. Rien de plus.

Le Suisse n'était pas très doué en rugby, sauf en hockey sur glace, qu'il excellait. Ce n'était pas pour rien qu'il avait été le capitaine de l'équipe de hockey sur glace de l'*Universität von Notre Dame*, à Bienne, alors qu'il n'était encore qu'un jeune étudiant, et où il eut, brièvement, un coéquipier nommé Daniel Vallon. On les avait surnommés les « petits Mozart du palet bleu ».

Le lieutenant-capitaine recula et chercha Kenneth T. Adamski. Ce dernier était bien là et se tenait à quelques mètres derrière Matei Români.

« Kenny ! » cria le Suisse, envoyant le ballon vers lui.

Kenneth T. Adamski n'avait pas de prédilection particulière pour le rugby, mais une fois assis devant un piano, on ne pouvait plus l'arrêter. Avant de s'engager dans l'Aérostation, il était un jazzman accompli. Bien des années passèrent, depuis, et le musicien qu'il est avait mûri, mais le talent, lui, s'était bonifié avec le temps. À l'image de certains vins. Parfois, sur le *Zeppelin*, le lieutenant avait l'occasion de démontrer tout son talent, et l'équipage restait rarement indifférent.

Kenneth T. Adamski appartenait à cette lignée de crooners qui laissait une trace indélébile dans les mémoires, malgré le temps

qui passe. Certaines mauvaises langues lui reprochaient de gâcher son talent dans l'armée. Pas Adamski, qui adorait ce qu'il faisait. L'équipage du *Zeppelin* avait une totale confiance en lui, et l'homme le lui rendait bien. Pendant longtemps, ses parents lui en voulurent, mais, le temps aidant, ils finirent par « accepter » le choix de leur unique enfant... même s'ils restaient persuadés que Kenneth n'avait pas, à seulement trente-cinq ans, pleinement exploité les « *dons que Dieu fit à ce petit frère blanc qui chante et joue comme un Noir de La Nouvelle-Orléans* ». L'épouse de Kenneth T. Adamski était, également, de cet avis.

Le Polonais, le ballon sous le bras, regardait autour de lui. Pendant un instant, il vit un de ses coéquipiers agiter les bras... aussitôt écrasé au sol par un solide deuxième ligne. Adamski continua sa course en sifflant un air ancien remis au goût au jour.

Il sentit deux bras solides lui attraper la taille et tenta de se projeter. Il était inutile de deviner à qui ils appartenaient. Kenneth ne le savait que trop bien, par expérience. Alors qu'il allait se précipiter, une ombre surgit devant le Polonais et lui arracha le ballon des mains.

En s'écroulant dans la neige avec Matei Români par-dessus, il vit que le mystérieux adversaire avait franchi la ligne de but, seulement matérialisée par deux amas de capotes vert olive.

Il sauta en l'air et brandit, triomphalement, le ballon en hurlant de joie.

« Christian ! Vous avez *triché* ! »

Lorsque Dave Hoogesteger s'énervait, ses joues - dissimulées sous une barbe naissante, soigneusement entretenue - s'empourpraient d'un beau rouge vif. À bord du *Zeppelin*, le lieutenant était l'un des membres d'équipage les plus craints... après Matei Români. Le Néerlandais imposait le respect, depuis

surtout que l'on avait appris que sa famille était à l'origine de l'un des plus grands groupes spécialisés dans les jus de fruits frais et dans les salades de fruits surgelés, à Zwanenburg, aux Pays-Bas - ses meilleurs ambassadeurs étant ses célèbres camions, hauts en couleur...

L'homme de couleur leva un sourcil interrogateur, *feignant* la surprise. Christian Becker n'était peut-être pas très grand, mais il avait le don de vous mettre mal à l'aise avec ses implants oculaires électroniques ! Des « yeux » qui lui donnaient le regard vide des statues grecques et romaines.

Hoogesteger n'en avait cure ! Il marcha en direction du lieutenant, tel un boxeur sur le ring. Les deux hommes se toisèrent pendant de longues secondes.

Daniel Vallon, son Reflex[®] sous le bras, ne quittait pas la scène des yeux, à l'instar des joueurs des deux équipes adverses. Il se rappelait encore de sa première rencontre avec Christian Becker, vingt ans plus tôt. À l'époque, il ne connaissait pas très bien ce natif de Trois-Rivières, en Guadeloupe, et à la base aérostatique de Cardington, ils s'étaient bornés à échanger quelques mots, deux ou trois, rien de plus.

Becker alors à bord du *On veut et on peut*, deux semaines après l'affectation de Daniel Vallon à bord des *Ailes de la victoire*. Christian avait, alors, le même âge que le responsable des Communications, vingt et un ans, et portait de petites lunettes en argent - il était parvenu à se faire admettre comme navigant en apprenant par cœur le tableau des lettres de l'ophtalmologiste.

- Et ça, qu'est-ce que c'est ?! fit Hoogesteger, en tapotant la jambe du pantalon du lieutenant, dévoilant, ainsi, la « supercherie ».

Christian Becker portait un de ses exosquelettes destinés aux

paraplégiques et aux semi-paraplégiques. En dépit de sa rapidité sur un terrain de sport, il estimait que sa taille jouait contre lui. Il n'avait aucun mal à utiliser un exosquelette, car l'appareil était, avant tout, destiné au marché médical. Cependant, les performances sportives de l'individu ne s'en trouvaient guère améliorées...

Pendant un instant, la tension s'en trouva accrue... pour retomber aussitôt. Becker éclata de rire, bientôt imité par Dave. Les deux équipes poussèrent un *Ouf!* de soulagement, et les joueurs se congratulèrent, tandis que d'autres s'ébouriffaient les cheveux. Daniel Vallon sourit.

Dans le dirigeable qui les menait à Londres, c'était la première fois qu'une partie du personnel clé du *Zeppelin* était réuni à nouveau, près de deux ans après la refonte du dirigeable à la base aérostatique de Cardington.

Certains membres s'étaient revu, entre-temps, tandis que d'autres semblèrent s'être volontairement isolés. D'après Arnold Verni, l'ingénieur en chef, la refonte du *Zeppelin* n'était qu'une formalité, et l'équipage remarquerait à peine les changements, même les plus infimes.

Des détails qui n'obsédaient guère les lieutenants Löwenthal, Hoogesteger, Adamski, Români, Becker et Vallon. Les officiers étaient tirés à quatre épingles - cheveux bien coiffés, tenue de sortie repassée, chaussures cirées. Trois d'entre eux se reposaient dans leur cabine, tandis que deux autres se trouvaient au bar. Le dernier semblait introuvable. Dehors, un paysage hivernal défilait sous les paupières lourdes des aéronautes, et la couverture nuageuse si épaisse qu'on aurait pu y accrocher un plafonnier.

Le 24 février serait une nouvelle date à retenir dans l'histoire de l'aérostation militaire : demain, l'un des fleurons de

l'Aérostation allait reprendre du service, après deux ans de refonte à la base aérostatique de Cardington.

À l'époque, c'était l'occasion d'ouvrir une parenthèse pour l'équipage du *Zeppelin*, après sept ans de bons et loyaux services. Certains officiers prirent une semi-retraite ou demandèrent de nouvelles affectations, tandis que d'autres obtinrent de l'avancement, tels le lieutenant Dave Hoogesteger, qui rejoignit le programme de recrutement des pilotes de l'Armée de l'air, à la base aérienne du Lamentin, en Martinique, ou le lieutenant-capitaine Arnold Verni, qui supervisa le grand carénage du *Zeppelin*.

En 2007, cette parenthèse se refermait avec les retrouvailles de l'équipage du célèbre dirigeable militaire.

Tandis que Matei Români ronflait comme il n'était pas permit, nullement dérangé par la discussion enflammée sur les villes allemandes que se livraient Christian Becker - qui connaissait bien Hamm, pour s'y être fait poser ses implants oculaires électroniques - et Moritz Löwenthal, Daniel Vallon et Dave Hoogesteger, eux, débattaient de la nouvelle décoration des établissements Hoogesteger.

« ...Cela fait plus intime, avec ses briques et ses plantes vertes », dit Hoogesteger, en montrant quelques clichés au blondinet.

Vallon acquiesça. C'était vrai qu'ils étaient bien, ces clichés. Il enviait son ami. Avant de s'engager dans l'Aérostation, Daniel Vallon était bibliothécaire à Nancy... et poète à ses heures perdues. Son Palm était plein de poèmes que Frost, Crane ou Yeats n'auraient pas désavoués, mais, il y a vingt ans de cela, il n'y voyait pas un grand avenir. C'était pour cela qu'il décida de devenir aéronaute, bien qu'aujourd'hui - et ce malgré son double titre de correspondant et de photographe officier de l'Aérostation - il lui arrivait encore d'écrire des poèmes... tous

inachevés.

Daniel Vallon était exigeant, et, parfois, certains partaient à la corbeille, les jugeant médiocres.

Il eut un bref silence, quand, soudain, des notes de musique s'élevèrent dans tout le dirigeable. Les deux officiers se dirigèrent alors vers la pièce adjacente, et ce qu'ils virent semblait surréaliste : le lieutenant Kenneth T. Adamski se trouvait assis, là, devant un piano et interprétait un air passé de mode depuis longtemps, le plus naturellement du monde !

*Je me coiffe de mon gibus,
Je noue ma cravate blanche,
Je brosse mes ongles mignons
et je finis de me nipper...*

Il leur fit un clin d'œil, complice, et reprit joyeusement sa chanson.

« Un vrai juke-box ambulante », souffla Hoogesteger à Daniel, qui ne put s'empêcher de sourire.

Tandis que le salon ne se désemplissait pas, des protestations se firent entendre dans jusque dans le couloir d'à-côté. Les deux officiers crurent reconnaître les voix de leurs collègues. Et il y avait de l'électricité dans l'air.

Lorsqu'ils regagnèrent leur cabine, ils virent que c'était le grand chambardement : leurs trois camarades hurlaient comme des gosses en furie, s'apprêtant même à en venir aux mains !

- Que se passe-t-il, ici ?! On vous entend brailler comme des porcs qu'on égorge !

Tous se retournèrent vers Hoogesteger et Vallon. Honteux, les aéronautes se séparèrent, et la tension finit par retomber, sans pour autant apaiser totalement les esprits.

- C'est Becker qui a commencé, objecta Moritz Löwenthal, tel un écolier dénonçant son petit camarade. Christian *soutient* que Hamm est considéré comme la « route de la culture industrielle allemande » (Le Français approuva d'un hochement de tête, apparemment sûr de lui.) Autant que Wilhelshaven !

- Désolé de vous décevoir tous les deux, répondit Vallon, mais ça ne serait pas plutôt Brême ?...

- C'est la Ruhr, plus exactement, rétorqua Dave, qui ajouta son grain de sel à l'affaire.

- Vous êtes sûr ?

- À cent pour cent.

Soudain, Matei Români explosa, et il quitta la cabine, en lâchant un juron en roumain, sous les yeux médusés de ses compagnons.

Lorsque le dirigeable atterrit au Gatwick Airport, sur le coup de midi, un ciel bas noyait l'horizon alentour et les premiers flocons de neige tombaient depuis lors. Ce qui déplut aux officiers du *Zeppelin*, occupés à récupérer leurs cantines d'un beau gris métallisé et ornées de l'emblème du dirigeable en relief.

- Daniel ? Vous pouvez m'aider ?...

Tandis qu'une partie des officiers s'éloignait du quai de débarquement, Dave Hoogesteger, lui, était encore occupé à récupérer son vélo électrique flambant neuf.

- Dave, dit Vallon, en lu filant un coup de main, vous n'en aviez pas déjà un à bord du *Zeppelin* ? - Si, mais notre cher chef de la Sécurité l'a expédié au centre de traitement des déchets !...

Daniel Vallon en resta pantois.

Sous l'aéroport, sur le parking souterrain réservé aux voyageurs, les aéronautes reconnurent très vite la silhouette

juvénile de celui qui fut, sept longues années, le *guérisseur* des chairs et des âmes de l'équipage du *Zeppelin*.

« Toubib ! »

James Mory, les cheveux blond vénitien bien coiffés et un visage aux traits anguleux, leur fit un signe de la main, ravi de revoir ses vieux camarades. Le lieutenant-capitaine était collé contre une superbe Aston Martin Prowler gris métallisé, prenant appui sur une canne anglaise.

Le premier officier qu'il serra dans ses bras fut, à juste titre, Daniel Vallon... son demi-frère. Les deux hommes n'avaient qu'un an d'écart et étaient extrêmement proches - preuve en est le *shamrock*, ce trèfle à trois feuilles en argent que Mory portait autour du cou, offert vingt ans plus tôt par son aîné pour sa première affectation. Les deux frères se regardaient avec beaucoup de tendresse. Un détail qui n'avait pas échappé aux autres aéronautes.

- J'ai la larme à l'œil, dit Matei Români, avec sa délicatesse légendaire.

Le navigateur le chambra, et les deux frères se séparèrent, un peu gênés. Tandis que le médecin en chef saluait ses compagnons, un sifflet venu de leurs dos interrompit, promptement, les retrouvailles.

- Vous vous êtes mis en frais, Toubib ?! fit Adamski, lorgnant sur la Prowler reluisante.

Le Britannique ne répondit pas. Rien n'était trop beau pour Ann et leur bébé. Il fixa son alliance. Une alliance toute simple.

Il continua de saluer ses amis, même Matei Români avec qui, pourtant, il n'avait pas toujours été en de meilleurs termes, tout en ignorant qu'un proche le suivait du regard. Un regard plein de tendresse.

« Daniel ? »

Le blondinet sursauta, et Vallon revint aussitôt à la réalité. Le lieutenant remarqua que ses compagnons s'étaient rassemblés autour de Moritz Löwenthal, tandis qu'au loin deux officiers marchaient en leur direction. Le correspondant reconnut son vieil ami Pierre Bogard, commandant du *Zeppelin*, et le capitaine Robert P. Bailey, officier en second.

*Les équipages vivent en permanence la promiscuité.
Sans tomber dans la sensiblerie, le risque crée un esprit de
camaraderie.*

*Si l'on avait pu désigner soi-même son partenaire, personne
n'aurait choisi son voisin actuel.*

*Mais, maintenant, on ne voudrait plus en changer pour rien au
monde.*

I

Un crépitement, dans le lointain, remit tout un chacun sur ses jambes. La rafale de la fin d'après-midi, coup d'envoi d'un ballet bien rodé. Et ces jeunes gens qui, vautrés sur leurs canapés, fredonnaient un curieux pot-pourri de mélopées orientales, mêlées à de la pop, redevenaient, subitement, des soldats.

Sur un Palm, Yossi Amichaï, commandant en second, notait l'heure et les coordonnées de l'incident. Un rapide coup d'œil à la carte d'état-major, affichée sur un moniteur mural. Compte-rendu à ses supérieurs hiérarchiques :

*TIRS SUR NOTRE POSITION NORD-EST, A LA HAUTEUR DES SERRES DE
TOMATES.*

Un secteur particulièrement exposé, aux limites de Givat Zeev,

maillon faible de la sécurité européenne dans le centre de la Samarie. La brigade Givati y avait perdu deux hommes, le mois passé.

Branle-bas de combat dans la base, qui avait des allures de camp retranché. Les premières maisons arabes se découpaient sur le ciel, à une trentaine de mètres. Détourées par un faible rayon de Soleil, leurs façades grêlées d'impacts disaient trop bien les règles mortelles de ce jeu de cache-cache que se livraient, presque avant chaque lever du jour ou tombée de la nuit, les jeunes guerriers des deux camps.

À la faveur du crépuscule, les fedayin rampaient jusqu'aux immeubles qui surplombaient les quartiers de la compagnie. Malgré sa puissance de feu, l'épaisseur de sa cuirasse, le détachement européen savait toute la précarité de sa position, en lisière d'une ville jadis fondée par d'anciens colons juifs orthodoxes, non loin de Ramallah.

Nous sommes, de toutes parts, entourés de résidences civiles qui dominant la base, résuma, un jour, le lieutenant Amichai à un journaliste français de Libération, ce qui donne l'avantage tactique aux assaillants. Et comme depuis le poste je n'ai pas de vue sur l'arrière des maisons, ça leur permet de se déplacer sans être repérés, de tirer sur la ville quand bon leur semble.

Une situation qui l'obsédait. Il la sentait glisser entre ses doigts.

Ce secteur était volcanique. Huit attentats à la bombe, en deux mois et demi. Ils ne purent empêcher l'attaque contre le car scolaire. Un adulte tué, trois enfants mutilés. Un habitant fut abattu sur la route, au volant de sa voiture. Deux engins explosèrent au passage de leurs patrouilles et une grenade à fusil

phaser tomba au milieu de la base. À force de monter des opérations, les Palestiniens finirent par atteindre leur but. D'ailleurs, depuis quelques semaines, en Israël, les pertes augmentaient rapidement.

L'Intifada avait muté dans ses formes. Aux écoliers armés de seules frondes, moteur du soulèvement des pierres à ses débuts, se substituèrent les militants aguerris de l'action clandestine, maniant la mine à photons ou le fusil phaser d'assaut. Une évolution dictée tant par les calculs politiques des autorités palestiniennes que par la nécessité de répondre à la rudesse de la « répression » européenne.

Stationnée en Samarie depuis plus de cinq mois, le bataillon Tzabar avait eut tout le loisir d'observer cette rapide dégradation de la situation. Tout était calme, lors de son arrivée.

Avec un brin de nostalgie, Yossi Amichai se remémorait ses petits soucis de commandement en cette trop longue période d'inactivité.

- Vous vous souvenez lorsque nous organisions des tournois de foot ou de basket ?

« Et des concerts », répondit l'un de ses hommes.

- Je me rappelle qu'avec des fauteuils, on s'était installé un petit coin pour bronzer. Jamais, je ne mettais mon casque.

- Plusieurs fois, à l'aube, j'ai été réveillé par mes supérieurs pour assurer la protection du cortège du maire de Ramallah, lorsqu'il traversait notre ville, fit Amichai, doux-amer. J'ai toujours mis un point d'honneur à porter mon béret à son passage. En signe de respect.

De temps à autre, les militaires buvaient un café avec les gardes du corps palestiniens. Ils arrivaient à travailler ensemble. Une sorte de coexistence réaliste. Les militaires empêchaient les gosses de les traiter de tous les noms, et les gardes du corps ne se

mêlaient pas de leurs affaires.

Mettant à profit leur temps libre, les soldats ripolinèrent de mauve l'intérieur de la base. Rideaux parme, tables aubergines, étagères prunes. Couleur fétiche de la brigade Givati, le violet apportait une touche psychédélique étrange en ces lieux fonctionnels.

Important, les traditions, avait rigolé Kyril, un solide Sibérien, récemment débarqué de Russie.

Les siennes, il les arborait sur son gilet pare-balles, orné d'une reproduction de l'emblème de la 76ème division parachutiste russe. Une gueule de loup béante, rehaussée d'ailes.

Ce vétéran des campagnes caucasiennes pestait contre les PAPOP européens qui équipaient Tsahal¹, ne jurait que par le Spartak de Moscou, seule équipe de football digne de ses faveurs, lors des parties de *FIFA Soccer 2008* sur son Palm, et baragouinait péniblement l'hébreu.

Faible handicap. Pour près d'un tiers, la compagnie se composait d'immigrants venus de l'Europe de l'Est et de l'Europe de l'Ouest. Russes et Ukrainiens formaient le groupe de plus fourni. Même si les fils nés en Israël restaient le ciment de cet amalgame où se mêlaient quelques Éthiopiens et une poignée de religieux reconnaissables à leurs kippas en tricot.

La soudaine explosion de colère des Palestiniens avait surpris tout ce petit monde. Les Russes réagirent avec fatalisme.

« On peut discuter pendant des heures pour savoir qui a tort ou qui a raison, ça n'y changera rien, philosophait Kyril c'est une guerre pour d'anciens territoires. Ils nous tirent dessus, on leur tire dessus, et c'est tout. »

Mais, en fervent partisan de l'Entente cordiale judéo-arabe, Yossi Amichai peinait à comprendre cette rage.

- Israël n'est peut-être pas parfait, mais j'imagine que les torts

sont partagés. Nous étions engagés dans une logique de cohabitation, et c'est bien le principe de bon voisinage que de vivre ensemble, sans recourir à la violence.

Difficile pour cette génération plutôt libérale, habituée à une relative sécurité et à ses fruits économiques, d'imaginer la frustration arabe face aux « discriminations » de l'Administration israélienne. Sûre de sa bonne foi, elle condamnait la Seconde Intifada comme une aberration entre caprice et faute de goût.

Pour autant, le sergent Elvis Rassias ne faisait montre d'aucun état d'âme, sautant, allègrement, d'un week-end de permission à danser derrière les chars de carnaval de la Love Parade à une semaine de patrouille en Samarie. L'archétype du sous-officier de Tsahal, trente-cinq ans, sabra réformé d'origine ashkénaze, électeur travailliste, ancien engagé pour les cours de sous-officier, à l'issue d'un service volontaire éprouvant.

Lorsqu'il enfilait son treillis, le sergent se refusait à considérer la Heyl Haraglim - la force terrestre européenne en Israël - comme un moyen d'oppression. Et ses opinions bien tranchées au sujet des extrémistes religieux restaient enfouies dans les poches de son jean, roulé avec un tee-shirt rouge au fond de son sac à dos.

D'une des poches de son treillis, Rassias sortit un Palm. Il appuya sur l'écran, et un visage familier apparut.

- Sergent, que faites-vous ? demanda Amichai, intrigué.

Elvis lui tendit le Palm avec fierté.

- Ah ! Le *témnô* ! dit-il, en s'asseyant à ses côtés.

- Je vais lui offrir cette amulette, annonça Rassias, un sourire aux lèvres. (Il se tut, un instant, et ajouta :) Enfin, si on s'en tire encore une fois...

Le sergent fixa son supérieur et sourit. Celui-ci le lui rendit.

Plutôt bel homme, Yossi Amichai, la trentaine épanouie, attirait, possédait un magnétisme incroyable, ne serait-ce que son regard.

Soudain, une voix sortit de son Palm.

- Amichai, j'écoute.

« *Ici le centre d'opérations, dit une voix de femme. Mon lieutenant, quelle est votre position ?* »

- Nous sommes dans le nord-est de Givat Zeev.

Il eut quelques secondes d'attente, qui parurent une éternité, avant que la sensoriste ne poursuive son message.

- *Mon lieutenant, votre compagnie doit se diriger vers Ramallah. Nous avons repéré deux soldats isolés. Des personnels indigènes se dirigent vers la place des Lions.*

En effet, sur les moniteurs de contrôle du centre d'opérations, des manifestants en colère se dirigeaient vers les infortunés soldats. Dans l'immédiat, elle se situait au nord-est de leur position, seulement séparés par des immeubles déglingués. Mais, les Palestiniens - il y avait beaucoup de femmes et d'enfants - ne tarderaient pas à les trouver...

- *Indigènes ?*

- *Affirmatif. Opération Schlomit. Centre d'opérations, terminé.*

Yossi Amichai sentit ses poils se dresser sur sa nuque.

Apparemment, c'était une opération de secours, et la vie de ses deux hommes était en grave danger. Si la compagnie n'arrivait pas à temps pour les sortir de ce mauvais pas, D. seul savait ce que les Palestiniens leur réserveront. Le lieutenant reprit son BAR M-1918A2 et dit :

- On y va ! Opération *Shlomit* !

Le véhicule ressemblait à une carapace de tortue en fibres de carbone montée sur roues motrices, peinte en vert olive et mouchetée de vert moyen. Un conducteur et un passager

prenaient place à l'avant, tandis qu'un mitrailleur prenait place dans la tourelle dorsale. Ils pouvaient transporter deux officiers et cinq soldats, environ.

Et tandis que les soldats montaient à l'arrière, les deux principaux officiers s'installèrent à l'avant. On se serait cru dans le cockpit d'un hélicoptère. Certes, le volant en forme de *U* circulaire n'avait pas totalement disparu, mais le tableau de bord arborait ce qui se faisait de mieux en matière de technologie militaire. Les commandes, elles, étaient à portée de main, et, plus important encore, le véhicule pouvait prendre le contrôle, en cas de problème !

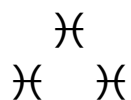
Elvis régla les caméras extérieures et démarra le véhicule grâce au démarreur automatique. Sur le siège du passager, Amichaï consultait l'écran du Galileo. L'itinéraire le plus court à emprunter jusqu'à Ramallah s'y afficha.

Le lieutenant fronça, soudain, les sourcils.

- Ça ne va pas ? demanda Rassias, qui avait remarqué son inquiétude.

- Tu peux le dire. Ça ne va pas être une partie de plaisir.

Sur ce, le véhicule militaire démarra en trombe.



La place des Lions devait son nom à deux statues monumentales, au sud du centre de Ramallah. Et c'était derrière lesdites statues que deux soldats israéliens s'étaient réfugiés. Le sergent Matanya Norzhich, trente ans, et le caporal Samuel Avrahami, vingt-six ans.

Tous deux étaient coiffés d'un casque à mentonnière avec émetteur-récepteur individuel et œilleton, d'un masque assisté

par une ventilation « forcée », d'une armure en fibres de carbone par-dessus un treillis vert olive en Kevlar[®] et avaient, environ, deux kilos et demi d'équipement sur le dos, porté par-dessus leurs plastrons.

Sans tout leur attirail, ils ressemblaient davantage à des robots sortis tout droit d'un film de science-fiction plutôt qu'à des soldats de Tsahal.

La peur les tenaillait. Le caporal Avrahami essuya, d'un revers de la main, son front qui suintait. La chaleur était insupportable.

- Sami, qu'est-ce que tu fais ? demanda Norzhich, interloqué.

- Je n'en peux plus...

- Remets ton casque ! Tu veux te faire descendre ou quoi ?!

Les renforts ne devraient pas tarder à arriver...

- S'ils arrivent à nous retrouver... maugréa Avrahami.

- Ta gueule !

Au loin, au nord de leur position, un bruit sourd se fit entendre, comme un bourdonnement monstrueux surgissant derrière les immeubles qui leur faisaient face. Il y avait, aussi, des tirs d'armes. Des fusils, sans aucun doute. La tension monta un peu plus d'un cran.

Matanya Norzhich regarda autour de lui. La place était étrangement déserte, mais des snipers palestiniens étaient sans doute postés dans les bâtiments alentours, prêts à les descendre comme des lapins.

Avec ce qu'ils avaient sur le dos, ceux-ci n'étaient pas vraiment un problème. Cependant, leurs armures avaient leur limite. Et elles étaient sacrément amochées. On avait l'impression que les deux soldats trimbalaien davantage un tas d'ordures qu'un harnachement militaire dernier cri ! Ils avaient l'air pathétiques.

Deux soldats de l'une des armées les plus puissantes au

monde, réduits à défendre quelques mètres carrés de terre.

Matanya Norzhich, un grand gaillard aux cheveux roux, coupés courts, était originaire de Haïfa, comme son infortuné camarade. Tous deux avaient combattu à Jénine, en Samarie, lors des émeutes d'avril 1998. Onze soldats de la brigade Givati y trouvèrent la mort.

Le sergent n'avait jamais été désireux de se battre. Il préférait de loin les belles plages de sa ville natale, situées juste à l'ouest du port, dans le quartier de Bat Gallim, où il était maître nageur. Neuf ans plus tard, il regrettait presque d'avoir fait carrière dans Tsahal.

Ce qui n'était pas vraiment le cas de Samuel Avrahami. Avec ses cheveux ondulés et son visage juvénile, cet ancien professeur de lettres, poète à ses heures perdues, était l'intello de la compagnie. Il avait quitté famille, travail et amis pour défendre Israël contre la terreur palestinienne qui sévissait dans ses grandes villes. Pour lui, c'était une question d'honneur.

Du moins, c'était ce qu'il croyait, jusqu'à ce qu'il se retrouve - avec le sergent Matanya Norzhich - en plein cœur de Ramallah, cerné par des habitants hostiles. Maintenant, il avait perdu sa belle assurance et commençait à paniquer complètement.

Quel sort allait leur réserver les Palestiniens ? Il ne craignait pas pour sa vie, en fait, mais il regrettait, déjà, d'avoir quitté sa petite amie si tôt, alors qu'ils avaient encore pleins de projets à réaliser.

Bon D. qu'est-ce que je fous là ?! se dit-il, en se mordant la lèvre, un doigt sur la détente, prêt à descendre quiconque oserait montrer le bout de son nez.

⌘
⌘ ⌘

Les trottoirs étaient balayés, les fleurs rempotées, les jardins fraîchement arrosés, les calottes vissées sur la tête et les drapeaux distribués. De vieilles dames profitaient un peu du Soleil, confortablement installées sur leurs chaises. À Athènes, on rompait avec ses habitudes. Arrivés tôt pour être sûr d'obtenir une bonne place, les habitants se pressaient dans la cour du nouveau siège du *Saint-Office*, chargé de veiller à ce que les icônes demeurent « inaccessibles ». Une journaliste s'adressa à un garçon fluet d'une dizaine d'années qui chevauchait une bicyclette électrique.

« As-tu déjà rencontré les témoins ? »

- Oui, oui, oui ! lui répondit-il en anglais, s'agitant sur sa selle.

Ses copains, au nombre de quatre ou cinq, éclatèrent en dénégation et lui tirèrent les oreilles pour avoir menti de cette manière à une étrangère.

- Non, non, non ! poursuivit-il immédiatement, avec le même sourire.

Et puis vint le moment tant attendu. Des gardes du corps - calotte bleu azur ornée d'une couronne blanche d'olivier sur la tête - surgirent de l'imposant bâtiment, suivis par un petit groupe de personnalités. Au centre, un jeune homme à l'allure un peu frêle, mais majestueuse malgré son costume sombre, était l'objet de toutes les attentions. Et la raison de la présence de Charlie Lethbridge en Grèce.

Malgré la distance qui la séparait de Gavroche Katsakis, la journaliste anglaise tenta de fixer ses impressions : des yeux bleus trahissaient un caractère qui faisait défaut, quoique doté d'une intelligence vive. Plutôt petit, d'épais cheveux ondulés - dissimulés sous un béret assorti - et des favoris sombres, des sourcils assez fins, un nez et des lèvres menus, une barbe

naissante soigneusement entretenue. L'aura d'intérêt et de bienveillance que dégagait sa personne, « sacrée et inviolable », dominait tout autre sentiment.

Les Athéniens agitèrent leurs fanions, dont seul le claquement ponctuait la fin de l'après-midi soudainement silencieuse. Gavroche Katsakis salua la foule de la main, imité par les principales réincarnations des dieux et des Titans. Les mines réjouies, elles suivirent l'auguste jeune homme et le gouverneur du Saint-Office jusqu'à une berline noire - drapeau blanc frappé d'un Soleil doré à douze rayons ornant le pare-choc droit, et aigle, empiétant trois foudres du même, placé sur un Soleil à douze rayons, le tout doré, sur les portières.

« Mon Seigneur m'a regardé ! » lança une femme, non sans enthousiasme.

- J'ai vu Mon Seigneur ! s'exclama une autre, qui attendait, patiemment, depuis deux heures. Mon Seigneur est beau, vous ne trouvez pas ?

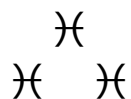
Avant même qu'on ait pu lui répondre, une déflagration se fit entendre. On avait d'abord cru à une mauvaise plaisanterie, mais lorsque retentit une seconde détonation, aussitôt suivie de cris émanant de certains spectateurs, la foule comprit très vite de la foule. Deux tâches écarlates apparurent sur le costume sombre de Gavroche Katsakis, qui s'effondra. Entourée de son commandant militaire du palais et de son conseiller pour les médias, la réincarnation de Zeus gisait, inconsciente, sur le sol, dans la confusion la plus totale.

« *Protégez les témoins !* » pouvait-on entendre, et des hommes en noir s'empressèrent de mettre à l'abri les augustes personnalités, ainsi que le gouverneur du Saint-Office. Seul Gavroche Katsakis semblait avoir été oublié.

En fait, ses gardes du corps le montaient à bord de sa voiture

blindée, tant bien que mal, entre deux feux. Le jeune homme perdait beaucoup de sang et était pris de convulsions. Une cinquième détonation résonna, blessant - sans gravité, heureusement - un garde du corps, qui se mit très vite à couvert.

La berline noire fila à vive allure à travers la cour, escortée par d'imposantes motos de police blanches et bleues, tandis que les policiers tentaient, tant bien que mal, de contenir la foule choquée, derrière le cordon de sécurité. Et alors que les grilles du Saint-Office se refermaient derrière les véhicules, la réincarnation de Zeus n'ignorait sans doute pas qu'elle laissait des fidèles complètement désemparés.



Labourés par les bulldozers du *Fonds central juif*, les abords de Ramallah semblaient ravagés par un cyclone. Arbres abattus, champs retournés, fermes détruites.

- Ce n'est pas très joli, remarqua Elvis Rassias.

- Je le sais, adjudant, répondit Yossi Amichaï, sans lever les yeux du Galileo. Le Fonds central juif se chargera de leurs remises en valeur.

« Quand nous sommes arrivés, poursuivit le sergent, cette zone était l'une des plus belles du sud de la Samarie, avec ses oliveraies, ses orangeraias... »

Son supérieur hiérarchique l'interrompt.

- C'est pour notre propre sécurité, sergent. Si le Fonds central juif doit abattre arbres et maisons, il le fait.

Une logique qui, chaque jour, dressait un peu plus les Palestiniens contre les soldats. La route qui longeait la ville avait

été limitée à la circulation pour les Palestiniens obligeant ces derniers à des détours sans fin par des petits chemins. Il fallait montrer patte blanche pour approcher le ruban asphalté. La police s'en assurait.

- Regarde, dit Amichai à Elvis. Cette femme qui ramasse des carottes, comment savoir si elle ne cache pas une bombe sous ses légumes ?

Le moindre mouvement suspect entraînait un coup de semonce.

« Dix fois, déjà, ils ont tiré sur des soldats, depuis cette maison, poursuivit-il. Désormais, si on repère quelqu'un qui rôde autour, on ouvre le feu. Mais les gens d'ici connaissent les règles. Les personnes normales restent donc à l'écart. »

Une gamine hurla à fendre l'âme au passage du char. Gêne dans la patrouille.

Plusieurs dizaines de minutes s'écoulèrent, lorsqu'ils arrivèrent enfin à la seconde route menant à Ramallah. Jusqu'ici, la patrouille n'eut aucun mal à y arriver.

Peut-être rentrerons-nous tous sains et saufs, ce soir ? se dit Yossi Amichai.

Soudain, un éclair blanc l'attira.

- Attention ! hurla-t-il.

Rassias braqua vers la droite, mais il était déjà trop tard. L'impact fut terrible. Le char faillit se renverser sur le flanc, mais retomba, finalement, sur ses roues.

Lorsque le sergent reprit connaissance, il était allongé sur le côté droit, les oreilles bourdonnantes. À ses côtés, Yossi Amichai était toujours inconscient, le visage ensanglanté. Pendant un instant, il craignit le pire, mais lorsque le lieutenant ouvrit les yeux, il ne put s'empêcher d'éclater de rire. Ils étaient

toujours en vie !

« Comment est-ce possible ? » marmonna Rassias.

- Technologie européenne, répondit faiblement le lieutenant.

- Quoi ?

- Je disais *technologie européenne*.

Et le sergent comprit ce qu'il avait voulu dire. La roquette à photons avait percuté sa portière en mousse d'aluminium, l'enfonçant à peine. Il n'y avait pas un seul trou ! Sa vitre n'avait même pas été fêlée. Cette dernière, seulement épaisse de quelques millimètres, était en aluminium transparent, capable de résister à une pression d'environ cent kilos par centimètre carré ! Ce n'était pas une roquette à photons qui allait les retenir ! Le plus gros de sa puissance avait été absorbée par le blindage extérieur en carbone.

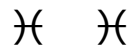
À part quelques bleus, Elvis allait bien. Amichaï, lui, n'avait que des coupures au visage dues à l'impact. Il pianota sur l'écran du Galileo, mais rien n'y fit. Ce dernier était hors service. Ce n'était pas trop grave, car avec un simple Palm, relié à l'antenne à ondes radio du véhicule, on pouvait passer par un satellite à orbite basse et retrouver sa route.

- Tout le monde va bien ? demanda Amichaï au reste du régiment.

La plupart des hommes avaient été durement secoués, lors de l'impact avec la roquette. Certains avaient des bleus ou des blessures légères, tandis que d'autres étaient encore étourdis, mais, dans l'ensemble, ils avaient plutôt l'air de bien se porter.

« *Oui, mon lieutenant !* » s'écrièrent-ils.

Amichaï hocha la tête, et Elvis accéléra. Ils n'étaient plus qu'à quelques kilomètres du centre de Ramallah.



« Bon D., qu'est-ce qu'ils foutent ! » pesta Samuel Avrahami, exaspéré.

- Ta gueule ! s'écria Matanya Norzhich.

Les deux officiers étaient toujours postés derrière les statues de la Fontaine des Lions, ripostant contre les civils qui marchaient vers eux. Plus d'une demi-heure passa depuis qu'ils avaient entendu ce bourdonnement monstrueux, tel d'immenses nuées dévastatrices de criquets s'abattant sur des cultures. Et maintenant, ils étaient pris entre deux feux, ceux des snipers et ceux des Palestiniens ! Ils ne résisteraient pas très longtemps.

Les deux hommes se retrouvèrent dos à dos, tirant sur tout ce qui bougeait. Les tirs de l'ennemi étaient de plus en plus nourris. Leurs armures tenaient bon, mais pour combien de temps encore ? Après s'être débarrassé de tous les snipers, semblait-il, Norzhich avait rejoint Avrahami qui était occupé à repousser les assaillants qui surgissaient de partout. Le ruisseau s'était mué en rivière ! Ils étaient submergés par le nombre.

Le caporal continua à tirer sur les civils qui n'étaient plus qu'à quelques mètres d'eux. Des femmes, des enfants, des vieillards tombaient, au fur et à mesure qu'ils s'approchaient des deux soldats. Soudain, le jeune homme reçut un coup de crosse au visage, si violemment que son casque et ses lunettes balistiques valsèrent dans les airs. Il s'écroula à terre.

« Sami ! » s'écria Norzhich, en se retournant.

Cet instant d'inattention lui fut fatal. Un éclair blanc - des tirs de fusil phaser - illumina sa poitrine, et il s'écroula à son tour, en gémissant. Le sergent n'avait pas été tué sur le coup, comme le crurent, un instant, les Palestiniens. Son armure avait tenu bon. Décidément, leur technologie leur sauvait la vie... pour leur plus

grand malheur !

La foule criait vengeance. Plusieurs hommes d'âge mûr commencèrent à le déshabiller. Norzhich avait un pistolet M-1911A1 à la hanche et un poignard M-1918, et ils craignaient qu'il n'ait d'autres armes dissimulées sous son armure. Ils savaient aussi que les soldats portaient des balises pour que les hélicoptères ne puissent les repérer.

Matanya Norzhich avait l'impression de flotter dans les airs. Il se sentait libre. Il ne ressentait plus aucune douleur, comme s'il s'abandonnait à la mort. Les civils tiraient sur ses membres, puis sur son treillis. Peine perdue, celui-ci était très robuste. Ils tentèrent de défaire son armure, mais n'y arrivèrent pas non plus.

Ce fut alors que le sergent le fit pour eux. À leur grande surprise. Ses bottes de combat - assistées par exosquelette - lui furent arrachées, ainsi que ses jambières, son plastron et ses protèges-épaules. Ils lui ôtèrent aussi le haut de son treillis.

Un jeune garçon commença à lui ouvrir la braguette à boutons, laissant tomber le pantalon sur le sol, puis baissa son caleçon. Il vit la proie, au milieu des poils roux ténus. Il attrapa le pénis. Norzhich pouvait sentir la lame caresser son gland. Il suintait à grosses gouttes. Il récita une prière silencieuse pour que l'Éternel abrège leurs souffrances.

« Qu'est-ce que tu fous ?! » demanda un fedai, en jetant l'adolescent à terre.

- J'avais envie de me faire un Juif ! répondit celui-ci, en se relevant.

Puis, il donna un coup de crosse dans le ventre du sergent, si violemment qu'il cracha son propre sang. Il se tordit de douleur et tenta de rouler sur le flanc pour voir quel sort les Palestiniens réservaient à son infortuné camarade. Des hommes et des enfants

étaient en train de le passer à tabac. Des femmes lui crachaient dessus, tandis que les vieillards vociféraient des obscénités. Ils se noyaient dans un océan de haine et de colère. Comment cela pouvait-il encore exister au XXI^e siècle ?

Pendant que le jeune garçon de tout à l'heure commençait à défaire le pantalon de Norzhich, deux civils le plaquèrent à terre et lui mirent un couteau sous la gorge. Le fedai baissa son caleçon et lui écarta les fesses, blanches, dures, sans poils.

« Oh, non ! Non ! cria le sergent. Par pitié ! »

Et là, ce fut l'horreur. Chacun à leur tour, ils se mirent à le violer avec une brutalité haineuse. Matanya était littéralement en état de choc. Il souffrait comme un damné. Il était persuadé que c'était la fin, qu'il allait mourir. Ils le tabassaient et lui hurlaient des obscénités en le menaçant de le tuer.

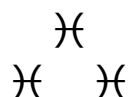
Il était difficile de décrire le sentiment d'anéantissement et de terreur, la torture physique et mentale que provoquait cet acte abject. Puis, tout à coup, Norzhich devint enragé. Il se mit à hurler, à donner des coups de pieds et à se débattre de toutes ses forces. Un des hommes essaya alors de le faire terre en mettant sa main sur sa bouche et il en profita pour le mordre aussi fort que possible.

Ils commencèrent sans doute à paniquer parce qu'un autre soldat cria quelque chose, et ils le lynchèrent. Le sergent tendit la main vers son camarade, puis il s'évanouit.

Lorsque Matanya Norzhich retrouva ses esprits, il s'était rendu compte qu'il était toujours à la Fontaine des Lions. Il alla chercher le caporal Samuel Avrahami et allèrent se cacher dans un immeuble adjacent, et ils y restèrent jusqu'à être certains que leurs bourreaux ne rôdaient pas aux alentours.

Ils étaient complètement traumatisés. Ils avaient du sang

partout. Le sergent souffrait le martyr. Les deux hommes étaient à moitié nus. Ils avaient besoin d'aide à tout prix et leur seule pensée, en cet instant, c'était d'en trouver au plus vite. Oui, mais comment ?



Le char avançait prudemment, tandis qu'une cible rouge, accompagnée d'une flèche, apparut en surimpression dans le coin supérieur droit des lunettes balistique du lieutenant Amichaï. La cible désigna un bâtiment luxueux. Il y avait donc de la vie dans ce foutu endroit !

- Au troisième étage ! s'écria Yossi.

- Je te demande pardon ?

- Au troisième étage ! Ils sont au troisième étage !

Rassias se dirigea vers l'immeuble en question. Un hôtel, apparemment.

- Le sergent et moi allons à leur rencontre, dit Amichaï aux soldats qui descendaient du char et qui se mirent en position de défense autour du véhicule et de l'immeuble. Si des Palestiniens se présentent, DESCENDEZ-LES !

« Vous, vous nous accompagnez », poursuivit-il en désignant deux soldats.

Ils entrèrent dans l'hôtel. Ils montèrent un escalier, qui grinça sous leurs pas. Ils le firent progressivement, de peur de tomber nez à nez avec un sniper palestinien. Ils s'arrêtèrent à la marche palière, pour voir si la voie était libre. Personne à l'horizon. Ils poursuivirent leur ascension. Ce fut au tour du second étage, puis du troisième.

« Sergent Norzhich ! Caporal Avrahami ! » hurla Yossi.

Aucune réponse. Il renouvela son appel.

- Matanya ! Samuel ! Répondez, s'il vous plaît !

« Mon lieutenant, c'est bien vous ? demanda une voix, faible certes, mais soulagée. Par ici ! »

Ils se laissèrent guider par la voix et entrèrent dans une chambre. Le lieutenant entrouvrit la porte avec la chambre de pré-tir.

« Matanya ? Samuel ? » demanda-t-il.

- On est là, mon lieutenant, répondit Norzhich.

Les soldats entrèrent dans la chambre et découvrirent un spectacle qui les remplirent d'effroi : le sergent était recroquevillé sur lui-même, derrière la porte, tandis que Avrahami, à peine conscient, était allongé sur un lit. Il était secoué de spasmes.

- Matanya ! s'écria le lieutenant, en se dirigeant vers Norzhich. On va vous sortir de là.

- Mon lieutenant, ils... ils m'ont... gémit Norzhich, mais il ne put continuer et éclata en sanglots.

- Ça va aller, Matanya, mentit Amichai.

Le soldat qu'il avait hélé, un instant plus tôt, sortit un tomodynamomètre et retira le scanner, situé au sommet de l'appareil. Il le fit passer, lentement, à quelques centimètres au-dessus du corps de l'infortuné sergent. Il écarquilla les yeux.

« Mon lieutenant, puis-je vous parler ? Seul, s'il vous plaît. »

Il hocha la tête et dit à Norzhich :

- Ça va aller, maintenant, Matanya. Nous sommes là.

C'était des paroles inutiles. Yossi Amichai le savait bien, mais il ne sut quoi dire d'autre. Il prit le soldat par le bras et l'entraîna dans un coin de la pièce.

- Alors ? demanda-t-il.

- Son rectum est complètement déchiré et le fait souffrir le

martyre. Il a aussi une coupure à la tête.

Se tournant vers son supérieur hiérarchique, il demanda :

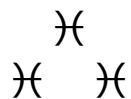
- Comment va Avrahami ?

- Il est très mal en point. Il semble avoir de nombreuses fractures. Il délire également... Il faut le sortir de là le plus rapidement possible, sinon...

- J'ai compris. Soldat, aidez-le à transporter Avrahami. (Et s'adressant à l'autre deuxième classe :) On va prendre Norzhich. d'armes reprenne des forces. Suivis d'Avrahami, aidés de ses porteurs, ils continuèrent leur descente et arrivèrent enfin dans le hall de l'hôtel. Deux autres soldats vinrent les aider à porter les blessés, puis le petit groupe sortirent du luxueux bâtiment.

Dehors, les soldats restants montaient toujours la garde autour du véhicule. Ils firent monter les blessés à l'arrière du char, puis quittèrent Ramallah en direction de l'extrême sud.

La route allait encore être semée d'embûches.



Il marchait aussi vite qu'il le pouvait. Quelques minutes plus tôt, le médecin l'avait demandé de le rejoindre à l'infirmerie, la mine empreint de gravité. Et avant même que la communication ne soit terminée, le général de brigade Bouguy Mofaz partait déjà à sa rencontre. Tellement de choses se bouscuaient dans sa tête. Comment de telles horreurs avaient-elles pu arriver ? Ils n'avaient pas seulement affaire à des meurtriers ou à des terroristes, mais, aussi, à des bêtes ! Et encore... Les Palestiniens le dégoûtaient. Il était tellement en colère qu'il aurait étranglé le premier qu'il aurait eu sous la main.

Se ressaisissant, il ajusta son uniforme, tandis que le médecin

Ils so

vint à sa rencontre. Celui-ci faisait face à un homme grand - près d'un mètre quatre-vingt-onze ! - et solide comme un roc. Le front dégarni et le visage un peu rond, le général de brigade Mofaz semblait las et fatigué, sans doute dû à toutes ces heures de sommeil qu'il avait manqué. Ses cheveux grisonnants trahissaient ses quarante-huit printemps.

Le médecin remarqua que l'officier général était loin d'être de bonne humeur et fit court.

- J'ai fait administrer des antibiotiques et des médicaments censés prévenir les risques d'infection par les IST au sergent Norzhich. L'examen médical n'a pas permis de trouver de traces de sperme. Ils ont dû se retirer avant d'éjaculer.

- Et le caporal Avrahami ?

- Il présente de nombreuses fractures et est extrêmement choqué. Je l'ai mis sous sédatif.

- Est-ce qu'ils s'en sortiront ?

- Sur le plan physique, oui. Sur le plan psychologique, je réserve mon pronostic.

Tandis que le médecin retournait vaquer à ses occupations, le général de brigade s'approcha de la salle de réanimation. Il semblait hésiter, comme s'il avait peur que ses deux hommes le rendent responsable de leur malheur. Ce n'était pas le cas, évidemment, mais Bouguy Mofaz n'en était plus vraiment sûr.

II

Le lieutenant Patrick Peacock ne pouvait s'empêcher de fixer l'écran de son Tablet PC. Les yeux rougis par les larmes, il ne pouvait y croire. L'e-mail avait été envoyé par l'état-major du SEAL - *Sea, Air and Land*, l'une des cinq armes indépendantes

de la Bundeswehr² - et, malgré les responsabilités qui incombaient à l'officier, celui-ci avait cru bon de l'en tenir informé. L'état-major tenait, surtout, à prendre de vitesse les médias et le préserver de ces charognards de journalistes, puissent-ils encore l'approcher.

Patrick l'avait lu et relu. Il s'était même connecté à Internet pour en apprendre davantage. Les dépêches, officielles, des agences de presses allemandes et européennes étaient toutes aussi laconiques, mais guère plus précises sur le véritable état santé de la réincarnation de Zeus.

Un dilemme s'était alors posé : devait-il mettre au courant le reste de la fratrie ? Les Peacock étaient presque au bout du rouleau, et l'idée même d'imposer cette nouvelle - et indescriptible - épreuve lui était tout bonnement insupportable. Mais c'était son devoir d'officier... et de frère.

Des voix en provenance de l'extérieur le fit, soudain, sortir de son martyre. Il regarda par la fenêtre, les volets à peine fermés. Le 5^e régiment de *chasseurs à pied* de la 18^e division hélicoptérée du SEAL s'était réunie devant le bar de la compagnie, le *Normandie*. Il devait avoir plus d'une douzaine de fusiliers présents, Il devait avoir plus d'une douzaine de fusiliers présents, parmi lesquels le lieutenant Harlem Peacock, la tête brûlée des Schreiende Adler. L'Allemand discutait avec un camarade, tous deux assis aux pieds d'une Jeep[®].

« Harlem ! s'écria son frère par la fenêtre du bureau de la compagnie. Monte ! Je voudrais te parler... »

L'homme s'exécuta, inquiet, et lorsqu'il rejoigna son aîné, il trouva un homme aux traits tirés par la fatigue, les yeux presque rouges. Vêtu d'une chemise en coton, d'un pantalon de serge, de guêtres et de brodequins à bouts rapportés, le rouquin ressemblait davantage à un fonctionnaire qu'à un haut gradé du

SEAL.

Visiblement nerveux, Harlem se posta près d'une fenêtre de la pièce, dos au mur. Patrick lui parut bouleversé, presque au bord des larmes. Il inspira un bon coup, après de longues secondes d'hésitation, qui parurent durer une éternité, et lâcha d'une traite :

- Un homme a tiré sur Gavroche avec un 5,7 mm Five-SeveN, alors qu'il quittait le nouveau siège du Saint-Office, à Athènes.

Cette annonce sonna comme une claque. Harlem était effaré. Comment était-ce possible ?!...

- Comment va-t-il ? demand-t-il, qui essayait de retenir sa colère.

- Il a été touché au coude, à l'index et, surtout, à l'abdomen, répondit Patrick. (Il se tut, un instant, et poursuivit, avec un courage exemplaire :) Il a perdu beaucoup de sang, et on l'a transporté à l'hôpital militaire du Service de santé, à Zografou, où il a été opéré d'urgence. Une intervention grave, complexe, qui s'est prolongé pendant plus de cinq heures.

- Qui est l'assassin ?

- Un islamiste égyptien, Muhammad Ali al-Qurtubi. La police grecque l'interroge actuellement. (Harlem avait l'air hargard. Son frère s'en aperçut et lui demanda, inquiet :) Harlem ? Tu tiens le choc ?

- Ça va. (Soudain, il se sentit défaillir.) Excuse-moi...

Il se précipita hors du bureau... pour, finalement, rendre triples et boyaux. Jamais, le lieutenant Harlem Peacock, natif de Halle, en Saxe, ne s'était senti aussi mal. Ce 24 février était sans doute l'une des pires journées de sa vie.

La fête battait son plein. Les musiciens s'en donnaient à cœur joie, à tel point que les petites têtes blondes présentes à la base aérostatique de Cardington craignaient que les immenses maquettes de dirigeables, de tous type et de tous temps, pendues au plafond de la grande salle des fêtes, ne s'écrasent sur la foule d'invités, sous le bruit aigu des cuivres de la Musique de l'Aérostation qui se répercutait sur le toit. L'une des chansons les plus populaires de *Wham!* vibrait dans les haut-parleurs. Elle contenait tout ce que le groupe représentait à son époque : textes légers, jeunes, histoires de nanas, jivas, bonheur... En fait, à l'image de George Michael et d'Andrew Ridgeley. Et tandis que le lieutenant Moritz Löwenthal s'égosillait au micro, l'enseigne Ernst Fischbach, confortablement installé dans un fauteuil de style Windsor, battait la mesure à l'une des charmantes tables, dressées pour l'occasion et surmontées de lampes à abat-jour.

Ce soir, on fêtait la reconstitution de l'équipage du HMS *Zeppelin* LTA-127, et, surtout, le réarmement de celui-ci. Neuf ans plus tôt, un journaliste de Britannia 3 England parlait du dirigeable comme « l'un des plus grands jamais construit » : aujourd'hui, ce n'était plus le cas, mais le *Zeppelin* restait encore extrêmement populaire. Deux mille cinq cents personnes étaient présentes, indirectement, pour son réarmement. L'estrade de la Musique de l'Aérostation était surplombée de l'insigne de la base aérostatique de Cardington - un corbeau tenant dans ses pattes un filet à papillons - et un calicot où on pouvait lire - en anglais et en français - « Bienvenue à la maison ».

La piste de danse était comble. Le lieutenant Dave Hoogesteger dansait avec l'aînée de ses six enfants, Neve. La jeune fille de vingt-trois ans avait hérité de la beauté de sa mère et des cheveux de son père. Telle une princesse dans les bras de

son prince charmant, elle se laissait guider par le rythme endiablé de la chanson. À quelques mètres de là, le lieutenant Matei Români se révélait être un étonnant danseur. Lorsque les partenaires passèrent devant Dave Hoogesteger et sa fille, une idée saugrenue passa par la tête du délégué pour l'Armement. Tel un prédateur traquant sa proie, il défit sa chaussure bien brillante, fit un *Chut !* à sa fille et botta la fesse droite de Matei Români ! Il tourbillonna, se retrouvant dans les bras de son aînée. Furieux, le chef de la Sécurité du *Zeppelin* se retourna pour découvrir le coupable, mais Dave Hoogesteger s'était déjà fondu parmi les danseurs.

« Je crois bien que notre cher Matei ne découvre peut-être jamais le coupable, dit Christian Becker à Arnold Verni, qui avait assisté à la scène. Vous croyez que l'on devrait lui dire ? »

Le lieutenant-capitaine ne répondit pas, occupé à consulter un Palm. Et il faisait une drôle de tête.

« Arnold ?! »

Ce dernier sursauta et leva des yeux presque livides sur le Français.

- Ça ne va pas ? demanda Becker, en avalant une gorgée de bière.

- Si, mentit l'ingénieur en chef, qui semblait préoccupé. (Les yeux toujours fixés sur son appareil, il ignora à nouveau son collègue et se parla à lui-même :) Il doit avoir une erreur...

- Enfin, de quoi parlez-vous ?! fit Becker, insistant.

- Je viens de relire le dernier rapport de l'ingénieur en second, dit Verni, d'une voix hésitante. D'après Johnson, il y a quelques soucis avec les nouvelles nacelles de Podkletnov...

- Des *soucis* ?

Le Suisse tendit le Palm à l'officier de couleur. Pour des non initiés, les informations qui défilaient sous les yeux du lieutenant

ressemblaient à du charabia, mais pour un ancien navigateur comme Christian Becker, c'était clair comme de l'eau de roche.

Il fronça les sourcils. Les données lui semblaient correctes, mais quelque chose clochait, en effet. En fait, il n'en était pas vraiment sûr, c'était juste une intuition. Il leva les yeux vers Verni et dit :

- Il y a un schmilblic, c'est bien cela ?

Le Suisse hocha la tête.

- Qu'est-ce que je vous disais, il y a bien un *sch-i-mi-il-bi-lic* ! Euh, je veux dire... Enfin, vous me comprenez... (Il réfléchit, un instant, puis demanda :) Vous dîtes comment, déjà ?

« *Schmilblic*, dit Becker quittant le bar, suivi de l'ingénieur en chef. Un schmilblic. »

- Oui, c'est ça ! Maintenant, vous savez pourquoi...

- Arnold, c'est absurde ! cria Becker, en se retournant brusquement. Nous avons les meilleurs ingénieurs au monde, et le lieutenant Johnson ne peut pas...

- Chut ! Pas si fort !

- Écoutez, si ça peut vous rassurer, on peut toujours contacter le *Zeppelin* et tirer cette affaire au clair avec l'ingénieur en second. Pour vérification.

- Je...

- Ne dites plus un mot ! On y va !

Les deux hommes se dirigèrent vers la sortie la plus proche. Ils passèrent à côté de Daniel Vallon, occupé à discuter avec l'un de ses semblables, un photographe officiel de l'Aérostation. Un titulaire, comme lui. Le blondinet croisa le regard de Becker mais ce dernier ne s'arrêta même pas.

Il leva alors un sourcil interrogateur à l'attention de son compagnon, mais le Français n'eut, qu'en retour, un sourire énigmatique.

« Comment avez-vous découvert l'aérostation, déjà ? »
demanda une voix, qui semblait sortir de nulle part.

Daniel Vallon sursauta. Il était si intrigué par le comportement - inhabituel - de ses deux amis qu'il en oublia sa conversation d'avec Félix Schwormstädt, ainsi que trente de ses deux cent douze plus belles et étonnantes photographies, exposées à l'occasion du réarmement du *Zeppelin*. On y pouvait y admirer le deux-nacelles *Norge* devenu, depuis, un dirigeable-école privé. L'équipage du *Schwaben* qui, au-dessus de Friedrichshafen, jouait à rase moutons... et avec à leur vie. Ou bien encore la fin du *Shenandoah*, anéanti par une rupture du cœur de Podkletnov...

Félix Schwormstädt était photographe officiel de l'Aérostation depuis 1991, ce qui expliquait la présence d'un antique appareil photographique reflex mono-objectif apposé près de sa désormais célèbre signature, et le fait qu'il ait le privilège de porter l'uniforme de service.

- Vous disiez ?

- Comment avez-vous découvert l'aérostation ?

Le lieutenant hésita à répondre. Il était surtout préoccupé par ce que les deux hommes manigançaient que de répondre à l'Allemand.

- Vers l'âge de dix ans, lorsque mes parents et moi sommes venus passer des vacances à Brême. Comme vous le savez sans doute déjà, je suis né en Irlande, et j'ai grandi aux abords de l'aérodrome de Derry. Le chanteur Antoine et moi sommes les fondateurs de Voleurs d'Images, une société de production audiovisuelle... Vous connaissez Antoine ?

Schwormstädt ne répondit pas. Visiblement, il n'avait jamais entendu parler du chanteur. Le Français poursuivit :

« Bref, j'ai fais mes premières armes à bord des *Ailes de la*

victoire, en tant que responsable des Communications. Avant de devenir, finalement, correspondant à bord du *Zeppelin*. »

Daniel Vallon était pressé d'en finir avec cette conversation. Il vit Matei Români et sa compagne d'un soir, à quelques mètres de là. C'était une occasion inespérée...

- Veuillez m'excuser...

Une bière à la main, il se faufila - tant bien mal - à travers la foule. Cette dernière semblait si dense qu'on avait l'impression que les gens étaient agglutinés les uns aux autres ! Finalement, après s'être fait bousculer et écraser par des danseurs déchaînés, il réussit enfin à gagner la table du couple d'un soir.

« Matei, est-ce que je peux vous parler en privé ? » demanda-t-il, tout en reprenant son souffle.

Le chef de la Sécurité du *Zeppelin* leva un sourcil.

- *S'il vous plaît.*

Români murmura quelques mots à l'oreille de la jeune femme, et il alla rejoindre Daniel Vallon. Guère plus grand qu'Arnold Verni, le chef de la Sécurité du *Zeppelin* avait une personnalité de grand type, avec son corps solide, sa voix grave, sa moustache à la Hercule Poirot et ses cheveux grisonnants et frisés, qui commençaient déjà à se dégarnir aux tempes. Matei Români n'eut pas une enfance facile, et il était tout le contraire d'un obstiné et, à la patience méthodique, préférait la fougue improvisatrice. Et quand Vallon lui révéla que leur responsable des Communications déambulait avec un Palm dans les mains, il sortit naturellement de ses gongs.

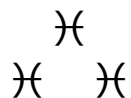
- Le *gadjo* ! Il manigance sûrement quelque chose.

- Oui, affirma Daniel, songeur. Mais quoi ?...

Ce fut alors que Matei Români eut le déclic. Empoignant le blondinet par le bras, ils se dirigèrent vers la sortie la plus proche, celle-là même que leurs deux collègues empruntèrent

quelques minutes plus tôt.

« Ça, on va le savoir très vite ! » dit-il, sur un ton menaçant.



Où Diable se cache-t-il donc ? se demandait Jan Goldstein, tout en essayant de se frayer un chemin parmi la foule compacte. Avec son mètre quatre-vingt, le lieutenant-capitaine la dominait aisément, ce qui ne l'empêcha pas de pester contre elle lorsque, selon ses propres termes, « les danseurs tentaient d'atteindre à sa vie ! » Il éclata de rire et donna une grande tape dans le dos de son malheureux mari, lui aussi en uniforme de service, qui semblait presque gêné de partager sa vie avec une telle force de la nature.

L'Allemand reconnut, au loin, les époux Mory et Hoogesteger en pleine discussion. Ils les salueraient plus tard. C'était le capitaine Robert P. Bailey qui l'intéressait avant tout. De longues minutes s'écoulèrent avant qu'il ne le trouve, lui aussi, assis à une table, son mari à ses côtés. Il ne connaissait pas beaucoup Paul Humphrey, mais l'officier en second du *Zeppelin* était loin d'être un inconnu pour lui. Ils s'étaient déjà rencontrés bien des années plus tôt, avant même qu'ils ne fassent carrière dans l'Aérostation.

Jan Goldstein se souvenait de la première fois qu'il avait vu le beau Bobby. Ce dernier était assis au comptoir du bar dans lequel ils s'étaient donnés rendez-vous, via une connaissance commune. Il en était déjà à sa deuxième bière. Goldstein était vêtu d'un gilet en cuir par-dessus un simple maillot et d'un jean. Lorsqu'il le vit pour la première fois, l'Allemand le trouva « *mignon et irrésistible* ». Sans oublier les compliments sur son

teint de pêche ! Cela semblait plutôt prometteur...

Malheureusement pour lui, peu de temps après leur premier rendez-vous, Bailey démissionna de son poste d'enseignant en audiovisuel et s'engagea dans l'Aérostation.

« Bonsoir, Bobby, dit une voix grave. Vous vous souvenez encore de moi ? »

Bailey se retourna et écarquilla les yeux. Devant lui se tenait un grand type qui portait un bouc. Pendant un instant, il se demanda qu'est-ce qu'il lui voulait bien. Il était rare que les équipages de dirigeables différents se voient en dehors des missions prolongées, et encore moins de pouvoir se parler directement. À moins que ce ne soit les démons de l'alcool qui l'inhibaient.

L'officier avait une chevelure un peu folle et aux traits carrés, un visage qui n'était plus vraiment celui d'un jeune homme. Il était avec un lieutenant aux faux airs de Brad Pitt dans *Joe Black*.

- Docteur Jan Goldstein, dit l'Allemand, en lui serrant vigoureusement la main.

- Ah oui ! s'exclama Bailey. J'y suis : *Nez, gorge et oreilles !*

- Mon ancienne activité professionnelle. J'ai d'autres qualités qui se pratiquent plus bas que les oreilles ! rétorqua le médecin en chef du *Bismarck*, croisant le regard du blondinet qui l'accompagnait.

Ce fut alors que Paul Humphrey se mêla à la conversation, balayant ces derniers propos pleins de sous-entendus.

- Bobby dit que vous aviez fait la une du *Berliner Magazin*.

- Six mille nouveaux patients, six mille demandes en mariages.

Et pas un seul vrai rendez-vous, dit Goldstein, en soupirant.

Jusqu'à ce que je tombe sur Bull...

- Bull ? répéta l'officier en second du *Zeppelin*,

vraisemblablement surpris. Trotter Bull, le chef de la Sécurité du *Bismarck* ? Il me semble vous avoir déjà vu quelque part...

- À Bruges, en Flandre, répondit le Norvégien, il y a quelques décennies de cela. On avait assisté à une conférence donnée par un grand professeur de littérature anglaise.

Bailey en resta bouche bée. À l'époque, il en avait pincé pour un jeune étudiant américain. Ce ne fut que bien des années plus tard qu'il apprit que son aventure d'un jour - et excellent rameur, entre autre - devint conseiller financier dans une grande banque américaine et avait adopté quatre garçons, dont l'aîné se prénomma Rodney - Jan Goldstein en était également le père, par voie de procédure.

Paul Humphrey devint tout pâle. Il jeta à son mari un regard peiné, comme « trahi ». Puis, il enfila sa veste et se dirigea vers la sortie.

- Excusez-moi... dit Bailey en essayant de le rattraper.

Il passa devant Becker, Verni, Vallon et Români, sans s'arrêter. Et leur discussion semblait fort animée. L'ingénieur en chef du *Zeppelin* était en train de passer un savon à Români, qui le traitait de *gadjo*, chaque fois que Verni pointait un doigt menaçant vers lui. Sentant que la conversation tournait à l'aigre, Becker décida d'intervenir :

« ...C'est pourtant la vérité ! »

Daniel Vallon regarda en direction de la Musique de l'Aérostation. Kenneth T. Adamski, assis devant un piano demi-queue, terminait *Right Here Waiting*, de Richard Marx. Il était déjà trop tard. Dans quelques minutes, le comte Albrecht von Brandenstein und Zeppelin montera sur l'estrade... Soudain, une idée lui vint à l'esprit. Il n'était peut-être pas trop tard.

- Arnold, dit-il, les essais en vol du *Zeppelin* ne sont envisagés que comme un « petit tour de quar-

tier »...

- C'est cela. Mais, je ne vois pas...

Verni s'interrompit brusquement. Il comprit enfin où son compagnon voulait en venir.

- Bien sûr ! Daniel a raison ! Cette nuit, les ingénieurs auront encore tout le loisir à procéder des analyses plus poussées sur les nouvelles nacelles de Podkletnov. Je vais en toucher deux mots au contremaître. Donnez-moi ça...

Arrachant le Palm des mains de Christian Becker, le Suisse s'éloigna, tandis qu'une voix familière résonnait dans les haut-parleurs :

- *Mesdames et messieurs, votre attention, s'il vous plaît !*

Soudain, la foule se tut. Il n'y avait plus aucun son. On aurait pu entendre une mouche voler !

Le colonel Beck parlait devant un parterre de journalistes, et ses yeux brillaient de fierté. On aurait dit un père retrouvant son enfant perdu de vue depuis longtemps. Diverses personnalités de l'Aérostation étaient présentes, dont le général Wood, un homme grand, bâti comme un taureau et assez tyrannique.

« Je suis sûr que vous attendiez tous cet instant. Ce soir, nous avons un invité de marque. (Beck marqua une pause. Puis, regardant en direction d'un homme habillé élégamment, il dit :) Le comte Albrecht von Brandenstein und Zeppelin a honoré de sa présence, et, au nom de l'Aérostation, je tiens à lui exprimer toute notre gratitude. (L'arrière-petit-fils du comte Ferdinand von Zeppelin fit un signe de la tête.) Il nous a confiés, également, combien il est fier de vous. Combien il partage vos craintes. Et combien il prie pour qu'une paix durable survienne un jour dans cette région du monde que nous connaissons si bien. »

Il eut un tonnerre d'applaudissements. On aurait crû que le

Déluge s'abattait sur la ville, tant que l'ovation était sincère. Les aéronautes exultèrent et lancèrent leurs couvre-chefs dans les airs, tandis que les premières notes de l'hymne national commençaient à retentir.

Tous le reprenaient en chœur. Ils avaient l'impression étrange que rien ne pouvait leur arriver. Comme si une main invisible les guidait vers des jours meilleurs. ✍

1 - *Forces fédérales de défense européennes en Israël.*

2 - *Défense fédérale (européenne en Allemagne).*